

Graffin s'expulsa de son cauchemar, inondé de sueur. Seul sur un lit de camp, il respira profondément, essayant de se détendre, puis reconnut la pièce aux fenêtres colorées d'un halo anémique. En trois décennies, elle avait peu changé, hormis l'odeur de renfermé et la télévision écran plat qui arrosait les murs de clarté. Graffin extirpa son mètre quatre-vingt du lit. La froideur du carrelage lui mordit la plante des pieds. Il chaussa des tongs et contourna un tas de cartons de déménagement non déballés, afin d'accéder à la porte-fenêtre.

Il sortit dans la cour en caleçon, un plaid sur les épaules, ses pas crissant sur le gravier. Il se gratta la barbe – les poils le démangeaient – et admira le soleil en train d'éclore derrière les collines. Devant lui, se succédaient à perte de vue des bosses verdoyantes parsemées de grains blancs : des moutons qui gambadaient en liberté. À gauche, s'étendait la vaste plaine du Canterbury, dont les couleurs alternaient les nuances de vert. À droite, un ruisseau au murmure relaxant se faufilait entre des vagues végétales caressées par la brise légère. Par beau temps, on apercevait la surface miroitante du lac Ellesmere et les contreforts des Alpes du Sud, à l'horizon. Quand il était gosse, son père lui

racontait qu'en observant attentivement, on distinguait le majestueux mont Cook, point culminant de l'île. Maintes fois, le petit Hank s'était abîmé les rétines pour vérifier ses affirmations. Il avait saisi qu'en réalité, c'était ce que son paternel voulait croire. Des fragrances d'herbe coupée flottaient dans l'air. La veille, il avait éclairci les abords de la ferme à la faux et s'était fait des ampoules aux mains.

John Graffin, son père, avait acheté cette propriété en 1980, après avoir quitté Wellington avec femme et enfants. Reconverti à 50 ans dans l'élevage d'agneaux en mode biologique, il avait été terrassé par une crise cardiaque. En dépit de l'aide de ses proches, Esther Graffin ne s'était jamais remise du décès de son époux, et l'avait rapidement rejoint dans l'autre monde.

*Ils sont tous les deux partis si vite, se dit Hank.*

À vrai dire, il ne pensait pas remettre les pieds en ce lieu. Trop de souvenirs. Mais il avait été tenu de libérer le domicile conjugal du jour au lendemain, et avait trouvé refuge à l'ancienne ferme familiale. Depuis son divorce, prononcé à vitesse record, il n'entretenait plus aucune relation avec Angie. Par l'intermédiaire de l'avocat, il avait appris qu'elle était retournée vivre chez ses parents à Auckland. Son ex-femme souhaitait l'effacer de sa vie et il l'acceptait.

Après ce drame personnel, la police de Christchurch avait mis Graffin en congé d'office, « pour son bien ». Traitement médicamenteux, soutien psychologique, la médecine du travail l'avait pris en charge. *Frais inutiles*, jugea-t-il. Lui n'aspirait qu'à reprendre le boulot. Ça

s'annonçait compliqué : il devait attendre qu'on statue sur son sort. Alors, dans le but de tuer le temps, il avait retapé la bâtisse de l'aurore au crépuscule. En vérité, ces travaux n'étaient qu'un moyen d'éviter de cogiter. De s'anesthésier. Le site avait acquis un certain charme, si bien que des touristes allemands en mal de coins bucoliques lui avaient demandé s'il louait des chambres d'hôte. Son seul contact humain en un mois. Désormais, il séchait niveau idées de bricolage. Toujours dans l'attente de la décision de son employeur, la situation devenait insupportable.

*Aujourd'hui, tu seras fixé...*

Graffin frissonna. Il allait choper la crève, à moitié à poil dehors. Il rentra se préparer, accueilli par le blabla de la boîte à images. Sur l'écran, un homme grisonnant en costume trois-pièces déclamait un discours devant un pupitre hérissé de micros : « *Je me réjouis de l'intérêt que portent les banques et les investisseurs chinois à notre ville. La Chine est le deuxième partenaire commercial de la Nouvelle-Zélande, et les opportunités offertes par la reconstruction de Christchurch les intéressent grandement...* »

— Pouvez-vous nous en dire davantage, monsieur le maire ? fit une voix haut perchée dans le parterre de journalistes.

— De nombreux partenariats public-privé sont à l'étude, répondit-il. Ils concernent divers secteurs d'activités, notamment des projets de construction d'hôtels. Il ne faut pas oublier que les Chinois seront bientôt 1,5 milliard. Leur niveau de vie augmente et ils découvrent les joies du tourisme. Nous les recevrons à Christchurch à bras ouverts.

Sous le flash des appareils photo, l'élu tendit le menton en direction d'une femme en tailleur strict qui patientait, main levée.

— Quel est le montant de l'engagement financier pris par le Gansu Group Corp. ? dit-elle.

— Les négociations étant en cours, vous comprendrez que je ne peux répondre à cette question. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont des montagnes de dollars à dépenser. Pour eux, *the sky is the limit*.

— Monsieur le maire, les municipales auront lieu l'an prochain. Comptez-vous briguer un nouveau mandat ?

— Dans l'immédiat, ma priorité est de redonner de

l'espoir aux Christchurchiens. Ma réélection passe au second plan.

Fin du reportage. Un présentateur offrit un sourire Colgate à la caméra 1 du studio de la *Canterbury Television*.

— Et voici venue l'heure de recevoir notre invité du jour... Vous l'avez certainement constaté : les ouragans deviennent plus fréquents et violents. Ils ont tué trois millions de personnes ces trente dernières années. La communauté scientifique est quasi unanime : le climat se modifie à cause du réchauffement de la planète, ce qui pourrait avoir à long terme un impact néfaste sur l'environnement et notre santé...

Le journaliste s'adressa à un homme svelte en pull à col roulé et veste grise, assis à sa gauche. 40 ans et des poussières, profil d'aigle, le regard perçant.

— Docteur Devraux, vous êtes psychiatre, chimiste de formation, et auteur d'un ouvrage dans lequel vous développez une théorie étonnante. (La couverture d'un livre intitulé *Quand la météo rend fou* parut à l'écran.) Expliquez-nous, en simplifiant, ce qu'est le syndrome K ou syndrome psycho-climatique.

— Eh bien, on savait déjà que le manque de lumière déclenche des dépressions saisonnières. Le fameux blues hivernal. Ces troubles nerveux bénins avaient l'habitude de disparaître au printemps.

— Plus maintenant ?

— Non, car le temps est détraqué. Complètement imprévisible. On va passer en été le week-end prochain, et il a neigé hier dans la région. Vu ces conditions

météorologiques instables, le psychisme est incapable de revenir à l'équilibre. En Nouvelle-Zélande, cette tendance est exacerbée par l'inversion des saisons. Dans l'hémisphère sud, l'été débute à Noël, et l'hiver, en juin.

— On entend souvent qu'il n'y a plus de saisons, d'accord, docteur, mais que peut-on y faire ?

Le scientifique plongea son regard dans celui de son interlocuteur.

— Comme mon nom l'indique, je suis d'origine française. Vous l'ignorez probablement, mais, en Europe, au Moyen Âge, on croyait que les cumulonimbus étaient des présages funestes. Lorsque les paysans voyaient ces gros nuages noirs à l'horizon, ils pressentaient qu'un orage arrivait, que la grêle détruirait les récoltes et qu'en conséquence, des gens mourraient de faim.

Conscient d'avoir jeté un froid sur le plateau, Devraux eut un ersatz de sourire.

— Moi, je ne vais pas aussi loin. Je veux juste alerter les pouvoirs publics et surtout, les personnes hypersensibles au climat.

— Pourquoi ? dit le présentateur.

Le sourire du psychiatre s'estompa.

— Parce que si elles ne reçoivent pas un traitement préventif, elles s'exposent au développement, tôt ou tard, de graves pathologies mentales.

*Lundi 26 novembre. 7 h 43.*

Circulation fluide sur la *State Highway 75*, aux portes de Christchurch. Terminés les bouchons aux heures de pointe, la catastrophe avait précipité au chômage nombre d'habitants. Tout en conduisant, Graffin examina brièvement son reflet dans le rétroviseur. Rasé et coiffé, il avait recouvré une apparence humaine.

Au loin, on distinguait les faubourgs est de la ville longeant les méandres de l'Avon. Avondale, New Brighton, Bexley, ces quartiers proches de la mer avaient morflé : le sol s'était liquéfié en une vase nauséabonde, jetant à la rue des milliers de résidents. Les plus veinards avaient été relogés dans des maisonsnettes en préfabriqué, les autres sous des tentes dressées à la hâte. Tout le monde était en colère : les locataires qui avaient tout perdu, les propriétaires obligés de se battre avec les compagnies d'assurances pour être indemnisés. Certains nourrissaient de la haine envers la municipalité depuis qu'elle avait déclaré la zone inhabitable. Traumatisés, désespérés, dégoûtés, beaucoup avaient quitté définitivement la métropole, en proie à une hémorragie démographique.

« CASHMERE »

Le panneau de la prochaine sortie accrocha le regard de Graffin. Pris d'une impulsion, il mit le clignotant et se déporta vers la voie de décélération.

Sur ce chemin qu'il avait emprunté tant de fois, il sentait désormais un étranger. Les demeures confortables arrimées au flanc de la colline défilèrent derrière la vitre. À l'approche de l'une d'elles, il diminua son allure, et s'immobilisa sur le bas-côté. Le moteur éteint, il consulta sa montre.

*J'ai le temps avant mon rendez-vous*, se dit-il.

Graffin fureta dans la boîte à gants, y dénicha une clé, puis descendit de la Prius.

En faisant abstraction de la pancarte « À VENDRE » plantée sur la pelouse, il marcha jusqu'à son ancien domicile. Un jardinier avait ratiboisé le bosquet de lavande à l'entrée. Il déverrouilla le battant et s'introduisit dans le pavillon vide. Ses chaussures résonnaient sur le lino et, le long des murs beiges, on discernait des rectangles plus clairs. Il fit halte sur le seuil de l'ex-chambre de son fils. Le mobile en bois était resté accroché au plafond, oublié par les déménageurs.

Graffin regarda dans le vague, happé par un souvenir.

Brrrrrrrrr.

Le décor trembla dans la nuit avec un grondement sourd, puis revint à la normale. Des alarmes automobiles commencèrent à hululer dehors.

— Maman ? fit une voix fluette, secouée de sanglots.

Une femme parla dans le noir :

— C'est ton tour, chéri.



Pour toute réponse : un grognement.

— Hank ? insista-t-elle.

— Mmmh, j'y vais...

Graffin se dégagea péniblement du lit. Ses pas le menèrent à une porte entrebâillée du couloir.

— Papa ?

— Oui Tom, je suis là, dit-il en s'agenouillant au chevet du garçonnet.

— J'ai peur.

— Faut pas, fiston. C'était qu'une petite réplique.

Plusieurs secondes s'écoulèrent.

— Papa ?

— Oui ?

— Est-ce qu'on va mourir ?

— Mais non.

— Tous ces gens sont morts, eux.

— Ça n'arrivera plus.

— Tu me le jures ?

Les prunelles de Tom brillèrent dans l'obscurité. Son père lui caressa les cheveux.

— J'te le jure. Dors maintenant.

Graffin revint d'un coup au présent. Pris de vertige, il trouva le soutien de la cloison pour ne pas s'effondrer. Il avait commis une erreur – jamais il n'aurait dû revenir à cet endroit – et chaque cellule de son corps lui hurlait de déguerpir. Sans réfléchir, il décrocha le mobile. L'objet à la main, il considéra la chambre une dernière fois et s'en alla.

Reléguée au sommet d'une armoire en plastique de marque suédoise, une poupée Barbie amputée d'un bras rappelait que l'enfance n'était pas si loin. Sur les murs violets, une juxtaposition improbable de posters : la princesse Lady Di et le chanteur gothique Marilyn Manson. Des taupinières de vêtements traînaient par terre. Sur une commode, des grappes de bijoux fantaisie débordaient d'un coffre en osier, à proximité d'une pile de CD évoquant la tour de Pise. Trognons de pomme racornis et canettes de Coca light se disputaient une table de chevet avec un réveil Hello Kitty.

Quelqu'un entra subitement. Au plafond, une boule de papier turquoise explosa de lumière.

— Où est-ce que tu les as mises ?

La quarantaine séduisante, Emma McCoy présentait des traits fins que la colère ne parvenait à altérer. Tonique, elle ouvrit les tiroirs de la commode pour en contrôler le contenu.

— J'en ai marre de toi, Zoe ! cria-t-elle à une forme inerte sous la couette patchwork du lit.

L'édredon bougea et un minois camouflé par une frange dégradée apparut. La jeune fille habillée d'un

pyjama en pilou se malaxa les globes oculaires et vit sa mère soulever un jean délavé.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Emma la crucifia du regard :

— Mes clés de voiture ! Rouler sans permis. Tu es vraiment folle. Tu vas finir en prison, si c'est pas au cimetière.

Zoe leva les yeux au plafond couvert d'étoiles adhésives phosphorescentes.

— Je sais conduire...

— Tu as loupé le permis à trois reprises !

— C'est pas ma faute. C'est les examinateurs qui...

— Oui, bien sûr, culpa Emma. C'est toujours la faute des autres avec toi.

— Bon, arrête de fouiller dans mes affaires !

Zoe tira de sous son oreiller un porte-clés doté d'un escargot en plastique qu'elle balança sur la couette.

— Les v'là tes clés !

La femme blonde rafla l'objet.

— Si ça se reproduit, j'appelle la police. Je suis sérieuse.

— Tu ferais pas ça ?

— Imagine que tu aies un accident. Que tu en provoques un. (Elle modéra le ton.) J'ai peur que tu gâches ta vie, tu comprends ? Allez, lève-toi. Le breakfast est prêt.

— J'ai pas faim...

— Il faut que tu manges.

— J'te dis que j'ai pas faim.

Emma détailla les cuisses de grenouille de sa fille

avec un brin de pitié, et se retira. Le calme revenu, Zoe attrapa un album-photos à la couverture en velours vert. Elle délaça le cordon de fermeture en lin, tourna quelques pages du classeur, et s'arrêta sur la photo d'un homme barbu riant à gorge déployée, une fillette de 6 ans sur les épaules.

Zoe observa le cliché en tortillant sa longue chevelure brune. Une larme tiède dégringola sur sa joue. Elle l'essuya d'un revers de main. Il ne fallait pas qu'elle regarde cette photo.

Le plus dur, c'est qu'elle ne pouvait se confier à quiconque. Il n'y a pas si longtemps, elle comptait encore pléthore de camarades, sur les réseaux sociaux et dans la vraie vie. Seulement, quand son père les avait quittées, elle et sa mère, Zoe avait perdu le goût de la fête, luttant pour survivre au tsunami de tristesse qui l'avait engloutie. Résultat : son iPhone avait moins sonné et le nombre de SMS fondu. Il lui était arrivé la pire des choses pour une ado : devenir invisible aux yeux de ses congénères, avec cette terrible sensation de s'évaporer au centre d'un Sahara communicationnel. Atteinte d'un trouble obsessionnel compulsif, elle consultait son smartphone en permanence, guettant un éventuel signe de vie. À chaque fois, la déception. Par moments, elle se demandait même s'il n'était pas en panne. Zoe ne supportait plus son TOC et, un jour, elle avait supprimé la liste de ses contacts en un geste de rage et de désespoir. Par la simple pression d'une touche, elle avait provoqué un génocide numérique.

Zoe avait abandonné ses cours à la *Christchurch School of Business*. Au terme du premier trimestre, elle avait réalisé qu'elle ne détenait pas la fibre commerciale, et désirait travailler auprès d'animaux. Son rêve : élever un chat ou un chien. Problème : Emma, allergique aux poils de bêtes, n'en voulait pas dans l'appartement. Ça se comprenait. Jeune, elle avait flatté un matou et terminé aux urgences, victime d'un œdème de Quincke.

Côté cœur, Zoe avait connu des garçons, mais elle souhaitait qu'un homme la regarde de la manière dont son père contemplait sa mère : avec un mélange de douceur et d'admiration. Un jour, peut-être ? Là, elle traversait une phase où elle ne faisait plus d'effort pour plaire. Et on pouvait dire que ça fonctionnait. Aucun mâle ne se retournait sur elle dans la rue.

Zoe se mit sur un coude. Elle venait de souffler ses 18 bougies. On disait qu'on avait toute l'existence devant soi à cet âge, alors, pourquoi pas elle ? Bientôt, elle se renseignerait sur les études de vétérinaire. À moins qu'elle ne fasse de la psycho qui la passionnait aussi. Elle hocha la tête. Oui, ça ressemblait à un embryon de projet.

Puis, elle se recoucha.